



HAL
open science

Au-delà du conflit générationnel : la conciliation des approches matérialistes et queer dans le militantisme féministe de Göttingen

Emeline Fourment

► To cite this version:

Emeline Fourment. Au-delà du conflit générationnel : la conciliation des approches matérialistes et queer dans le militantisme féministe de Göttingen. *Nouvelles questions féministes*, 2017, *Nouvelles formes de militantisme féministe (I)*, 36 (1), pp.48-65. 10.3917/nqf.361.0048 . halshs-01584398

HAL Id: halshs-01584398

<https://shs.hal.science/halshs-01584398>

Submitted on 17 Dec 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Au-delà du conflit générationnel : la conciliation des approches matérialistes et *queer*
dans le militantisme féministe de Göttingen**

Emeline Fourment

Sciences Po Paris (CEE), Centre Marc Bloch (Berlin)

emeline.fourment@gmail.com

Suite à la publication de *Trouble dans le genre* de Judith Butler en 1990, un changement de paradigme s'est opéré dans les études féministes aux États-Unis et en Allemagne, non sans débats. En France, la réception de l'ouvrage a été plus difficile, celui-ci étant considéré avec scepticisme, voire hostilité par les chercheuses matérialistes, dominantes dans les études féministes francophones. Les prises de position d'auteurs aussi importantes que Nicole-Claude Mathieu (2003) ou Christine Delphy (2013) contre la théorie *queer* ont fait de l'opposition entre les perspectives *queer* et matérialiste une évidence pour beaucoup de théoriciennes féministes françaises. En Allemagne, l'approche déconstructiviste proposée dans *Trouble dans le genre* a provoqué de vifs débats dès la traduction germanophone du livre en 1991. A partir de la deuxième moitié des années 1990 cependant, « la question décisive n'était plus de savoir si on était pour ou contre le féminisme déconstructiviste, mais plutôt, que faire des idées qu'il avait développées » (Purtschert, 2008 : 37). Avec le temps, une lecture évolutionniste de l'histoire de la théorie féministe s'est imposée et a été transmise via les manuels sur le genre. Ceux-ci présentent le concept de genre, tel qu'il est compris par Butler, comme une façon de dépasser le débat « fatigant » sur l'égalité et la différence¹ qui agite la pensée féministe à la fin des années 1980 (Möser, 2013 : 156). C'est ainsi qu'un nouveau paradigme déconstructiviste est enseigné aux étudiant·e·s des départements d'études de genre : à partir des années 2000, le déconstructivisme domine les études féministes allemandes. Quelques voix dissidentes se font entendre du côté des matérialistes allemandes² contre le *queer*, comme par exemple Roswitha Scholz (2000, 2013), mais sont peu écoutées en dehors des cercles militants féministes marxistes.

Cette différence de contextes académiques est l'un des ressorts du décentrement que cet article propose. Il se penche sur le militantisme féministe de Göttingen, une ville universitaire allemande où les militantes concilient les approches *queer* et matérialiste dans leur pratique politique. Avant de présenter ce terrain plus en détail, il est néanmoins nécessaire de faire un point sur la discussion francophone à propos du clivage matérialisme vs *queer*.

¹ Les théoriciennes féministes sont alors divisées entre celles qui pensent qu'il faut revendiquer une spécificité des femmes par rapport aux hommes et celles qui préfèrent s'en tenir à des principes égalitaires (Purtschert, 2008 : 32).

² Contrairement au contexte français, le féminisme matérialiste allemand ne s'est pas construit en opposition au marxisme et ne défend donc pas l'idée d'une autonomie de l'économie patriarcale par rapport à l'économie capitaliste. Au contraire, les matérialistes allemandes cherchent à penser ces économies ensemble. Néanmoins, beaucoup de leurs critiques contre la théorie *queer* rejoignent la critique matérialiste française, notamment sur la défense de la catégorie « femmes » comme catégorie politique et la dénonciation d'une théorie postmoderne détachée des réalités de vie des femmes. Dans cet article, mon emploi du terme « féminisme matérialiste » renvoie au corpus théorique français (voir première partie).

Un conflit théorique et générationnel ?

Selon la jeune politiste Sophie Noyé, « les féministes matérialistes et les féministes *queer* ne sont pas d'accord sur trois points : l'explication de l'oppression de genre, le sujet politique du féminisme, les stratégies politiques proposées » (Noyé, 2017). La source de ces désaccords réside selon moi principalement dans le déconstructivisme de la théorie *queer* qui s'oppose au structuralisme matérialiste.

En effet, les féministes matérialistes luttent avant tout contre la domination masculine, qui repose sur l'appropriation structurelle du travail et du corps des femmes par les hommes. Ce rapport patriarcal divise la population en deux « classes de sexe », l'une dominante, les hommes, l'autre dominée, les femmes (Delphy, 1998). En conséquence, la lutte contre l'oppression passe par l'investissement politique de la catégorie « femmes », c'est-à-dire leur mobilisation en tant que dominées. Ceci suppose une organisation autonome des femmes, et donc la non-mixité du mouvement qui est comprise non pas comme une fin, mais comme un moyen de la lutte. Par ailleurs, les féministes matérialistes françaises défendent le plus souvent une position abolitionniste sur la question de la prostitution, celle-ci étant analysée comme une expression du privilège des hommes à disposer du corps des femmes.

Dans une perspective *queer*, il n'est pas possible de faire de la catégorie « femmes » le sujet politique du féminisme, celle-ci étant considérée comme oppressive en elle-même. En effet, l'approche *queer* pense le genre comme un processus discursif qui produit la binarité et la normativité des catégories femmes/hommes. Ce n'est donc pas la domination masculine qu'il s'agit de combattre mais la binarité de genre elle-même, de façon à la dénaturiser et à inclure toutes les minorités de genre dans le sujet politique du féminisme (Bourcier, 2003). En ce sens, la non-mixité du mouvement n'est pas considérée comme pertinente : elle ne ferait que reproduire cette binarité. Par ailleurs, les stratégies politiques développées visent non pas une sortie de la domination mais une mise en échec de la reproduction des normes genrées et sexuelles. Ceci amène les féministes *queer* à notamment refuser un positionnement abolitionniste, considéré comme stigmatisant pour les prostituées, ou « travailleuses du sexe », parce qu'il ne reconnaît pas la possibilité de choisir cette activité.

Depuis quelques années, plusieurs auteures françaises revendiquent un héritage à la fois *queer* et matérialiste pour leur féminisme et leur compréhension du genre (Dorlin, 2007 ; Bereni, 2012 ; Noyé, 2016). Comme l'explique Laure Bereni, cette « nouvelle génération de chercheuses sur le genre » n'a pas bénéficié d'une transmission verticale et institutionnalisée du savoir féministe et s'est donc formée elle-même, en lisant Delphy et Butler simultanément. Ces chercheuses n'ont pas lu ces textes comme s'opposant, mais comme se complétant,

considérant que les dimensions hiérarchique et normative du genre sont les deux faces d'une même médaille (Bereni, 2012). La question du moment et du contexte dans lequel ces différentes chercheuses sont entrées pour la première fois en contact avec la théorie féministe semble ainsi centrale pour comprendre cette volonté de concilier des théories interprétées jusque-là comme contradictoires. On peut alors légitimement se demander à quel point la variable générationnelle joue un rôle dans le conflit entre matérialisme et *queer* : le fait que les auteures matérialistes françaises, devenues aujourd'hui des références, soient opposées à la théorie *queer* est-il déterminé par le fait qu'elles ont commencé à être actives dans les années 1960-70 ? Ce serait ici reprendre la thèse de Nancy Whittier selon laquelle les changements au sein du mouvement féministe sont le fait de l'arrivée de nouvelles générations, la vision du monde des générations précédentes restant inchangée (1995 : 224).

L'explication générationnelle du conflit *queer* vs matérialisme est séduisante mais rappelle aussi la lecture par « vagues » de l'histoire du féminisme, souvent critiquée pour l'invisibilisation des continuités historiques et le nivellement des conflits intragénérationnels qu'elle produit (Falquet, 2014). Il en résulte la production d'un discours évolutionniste et linéaire sur l'histoire du mouvement féministe qui contribue à décrédibiliser les militantes plus âgées par rapport aux « nouvelles » féministes (Blais *et al.*, 2007). Ces critiques sont d'autant plus à prendre au sérieux que de récents travaux en sociologie du militantisme, comme celui de Julie Pagis (2014) sur Mai 68, mettent en lumière les transmissions intergénérationnelles de l'engagement politique et incitent donc à rompre avec l'idée de générations hermétiques.

J'aimerais ici complexifier l'explication générationnelle du clivage entre matérialisme et *queer* en prenant en compte ces transmissions et échanges. Je pose donc deux questions : en quoi ce clivage théorico-politique est-il pertinent pour le militantisme féministe ? Dans quelle mesure cette (non-)pertinence est-elle liée à un phénomène générationnel ?

Un détour par une ville universitaire allemande

De façon à apporter des éléments de réponse à ces questions, je propose de faire un détour par une ville universitaire allemande de 120 000 habitant·e·s, à savoir Göttingen. Il s'agit ici de sortir de l'espace francophone et de la discussion purement théorique autour des différents courants féministes pour se tourner vers la pratique militante et la façon dont différentes compréhensions du féminisme peuvent être mobilisées pour l'organisation et l'action politiques.

Göttingen est à la fois une ville universitaire où il existe un cursus d'études de genre depuis

2001, une ville qui a une histoire militante intense depuis le mouvement étudiant des années 1960 et, aussi, une petite ville où les militant·e·s sont beaucoup plus amené·e·s à se rencontrer que dans une grande ville.

Je m'appuie sur un travail ethnographique de 5 mois répartis sur deux années (2013-2014), durant lequel j'ai été à la fois chercheuse et active dans le militantisme féministe local³. À ces observations s'ajoutent 20 entretiens effectués avec des militantes féministes de 18 à 49 ans et des archives trouvées au centre militant local. Je me suis exclusivement intéressée aux féministes actives de la gauche radicale, c'est-à-dire critiques de l'État et des partis ainsi que défendant un changement radical de société, soit la libération de tous les rapports de domination. Ces militantes sont donc engagées dans d'autres luttes, le plus souvent l'antifascisme, celui-ci étant la lutte prioritaire du militantisme de Göttingen. Elles représentent par ailleurs la majorité des féministes de la ville et sont chaque année à l'initiative de l'organisation de la manifestation du 8 mars.

Aucune des féministes rencontrées à Göttingen ne se dit matérialiste. Il s'agit d'une catégorie d'analyse française que j'appose sur un terrain allemand car elle me semble la plus à même de rendre compte de ce que j'ai observé. Les militantes rencontrées au cours de ma recherche appartiennent à deux générations distinctes : celles entrées dans le militantisme dans les années 1980-90, qui se disent autonomes (de l'État, des partis et des hommes) et qui défendent une compréhension de l'oppression de genre que l'on qualifierait de matérialiste en France ; celles entrées dans le militantisme dans les années 2000-2010, qui se disent *queer*-féministes et qui qualifient la génération précédente de différentialiste. Cette rupture générationnelle sera exposée en première partie, pour ensuite être nuancée. Les deux parties suivantes s'efforceront de démontrer que malgré l'importance du contexte d'entrée dans le militantisme et donc de la génération militante, ce sont pour beaucoup les expériences partagées entre militantes qui forgent et modifient la vision du monde de chacune. Il en résulte une conciliation des approches matérialistes et *queer* au sein de l'organisation et de l'action politique féministes.

Des générations militantes très marquées

Les entretiens et les archives permettent de distinguer deux générations militantes qui diffèrent tant dans leur compréhension du féminisme que dans leurs modes d'organisation ou d'action.

Le mouvement féministe de la ville s'est à la fois développé en autonomie et en interaction

³ Il s'agit d'un travail de mémoire de master.

avec la gauche radicale locale. Né du mouvement étudiant des années 1960 sous l'impulsion de femmes socialistes, il s'organisait en non-mixité et a remettait en cause la priorisation de la lutte anticapitaliste sur la lutte contre l'oppression des femmes. De 1974 à 1993, des militantes ont occupé successivement plusieurs maisons pour en faire un Centre de Femmes, renommé « Centre de FemmesLesbiennes »⁴ dans les années 1980. Durant une vingtaine d'années, c'est dans ce Centre que les féministes locales se sont organisées, indépendamment des hommes de la gauche radicale. Elles ne sont pas pour autant cantonnées aux questions de genre, mais se sont engagées sur toutes les thématiques de la gauche en créant des « groupes autonomes de FemmesLesbiennes » antifascistes, anticapitalistes, anti-guerre ou antiracistes. Si ce militantisme féministe autonome a été très actif durant plusieurs décennies, il commence à décliner à partir de 1996, date de la dernière tentative échouée d'occupation d'une maison pour créer un nouveau Centre FemmesLesbiennes (après l'expulsion de 1993). Les féministes n'avaient ainsi plus autant de visibilité dans l'espace public, plus de lieux où se rencontrer et avaient, par ailleurs, beaucoup de mal à recruter de nouvelles personnes. Les femmes qui ont vécu cette période racontent avoir été de moins en moins nombreuses, au point de ne plus rien pouvoir organiser. Au début des années 2000, celles qui ont voulu rester politiquement actives ont été contraintes de rejoindre des groupes politiques mixtes. En parallèle, sur le campus universitaire, un groupe *queer*-féministe mixte s'est créé à l'initiative d'étudiant·e·s du tout jeune cursus d'études de genre, sans qu'aucun contact ne soit établi avec la génération précédente. L'histoire de l'activisme féministe de Göttingen est donc d'abord l'histoire d'une absence de transmission entre la génération qui a commencé à militer dans les années 1980-90 et celle qui est entrée en militantisme dans les années 2000. Cette rupture très marquée se retrouve aussi dans les thèmes et les modes d'organisation et d'action de ces deux générations militantes dont je vais m'efforcer de rendre compte ici.

« Nous on a plutôt occupé des maisons et organisé des chaînes téléphoniques en cas d'agression » (Véronique, 46 ans)

Le militantisme des FemmesLesbiennes des années 1980-90 s'est caractérisé par une triple radicalité : une autonomie organisationnelle vis-à-vis des hommes, le rejet des institutions étatiques et de toute hiérarchie, celles-ci étant associées au pouvoir masculin, ainsi que le recours à l'action directe. À ceci s'ajoutait un positionnement abolitionniste sur la prostitution.

⁴ Cette appellation ne signifie pas qu'il n'y a que des lesbiennes actives dans ce Centre. Il s'agit d'une identité politique.

L'autonomie organisationnelle prenait forme à travers la pratique de la non-mixité. Pour cette génération, être féministe signifiait forcément être une femme ou une lesbienne, les hommes constituant le camp de l'opresseur. Si elles se mobilisaient à la fois contre le patriarcat et contre l'État, le capitalisme, le fascisme ou le racisme, c'est qu'elles comprenaient toute domination comme une expression de la domination masculine. Corine l'exprime ainsi pour ce qui concerne le fascisme :

Disons que... c'est une sacrée forme de, de... prétention à la domination, et elle était interprétée comme en soi masculine, sans que... il y avait déjà des discussions sur le fait qu'il y avait des femmes de droite hein ? Ça venait de commencer, mais sinon... [...] c'était cette idée... « cette prétention exagérée à la domination et à la supériorité est en soi masculine », parce que la domination était toujours pensée comme liée à la masculinité.⁵ (Corine, 44 ans, conseillère contre les discriminations dans le cadre d'un projet européen)

Cette vision du monde explique le refus de toute hiérarchie des militantes de l'époque, ainsi que le fait qu'elles se soient organisées en non-mixité. Quelques-unes ont néanmoins choisi de continuer à participer à des groupes mixtes en parallèle. Celles-ci étaient majoritairement hétérosexuelles et se sont vu reprocher cette double proximité avec les hommes, alors même que le lesbianisme politique dominait au Centre FemmesLesbiennes. Ainsi, bien que le conflit entre hétérosexuelles et lesbiennes a été moins fort que ce qui a pu être décrit à propos du mouvement étatsunien (Echols, 1989), il a marqué les hétérosexuelles qui le mentionnent systématiquement. Il en résulte des sentiments partagés vis-à-vis de cette époque. Pour Véronique par exemple, le Centre FemmesLesbiennes a été le lieu d'une désillusion sur la solidarité entre femmes, pourtant revendiquée par toutes :

En tant que femme active dans les milieux mixtes, c'était pas non plus facile de survivre dans les milieux FemmesLesbiennes. [...] Cette idée que « tu ne vas pas assez loin » ou... « tu n'es pas aussi radicale et combattante que nous ». Alors que pour moi, la radicalité c'était de... quand même, malgré tout, essayer. Parce que j'aimerais qu'on ait une perspective révolutionnaire commune [rire] hum... Mais déjà le fait que je trouvais ça plus radical, ça... avec les FemmesLesbiennes séparatistes c'était bien sûr un sujet de conflit. On avait des avis différents. Et c'est aussi ok de se disputer, mais... en partie c'était... aussi des reproches qui visaient en dessous de la ceinture. Parce que non seulement je suis organisée dans des groupes mixtes mais en plus, je suis hétérosexuelle. [...] Il y avait cette idée qu'on connaît aussi de la société patriarcale, qu'une femme ne peut pas réfléchir et être lucide si elle a un mec à proximité. (Véronique, 46 ans, coordinatrice scientifique à l'université)

⁵ Tous les entretiens ont été traduits de l'allemand vers le français par mes soins.

L'amertume qui ressort des propos de Véronique ne l'empêche pas de partager de bons souvenirs avec les autres féministes de cette époque. Toutes m'ont ainsi décrit le sentiment de puissance ressenti dans les cortèges FemmesLesbiennes lors des manifestations, cortèges qui, m'ont-elles fièrement précisé, se défendaient souvent mieux face à la police que les cortèges mixtes.

Les années 1980-90 sont aussi l'époque où les féministes n'hésitaient pas à recourir à l'action directe, voire à l'exercice de la violence. Il n'était pas rare qu'une pierre soit jetée à travers la vitrine d'un *sex shop* ou que des poupées sorcières soient sauvées in extremis du bûcher lors de fêtes populaires des villages alentours⁶. Des chaînes téléphoniques ont été créées, facilitant la communication entre militantes en cas d'agression dans la rue. Enfin, plusieurs actions ont été menées contre des violeurs sous le mot d'ordre *Frauen schlägt zurück !* (Femmes frappez en retour !) : un violeur a par exemple été aspergé de colle et de peinture en 1992.

Enfin, lorsqu'elles parlent des livres qui ont été importants pour leur politisation, ces militantes citent moins des ouvrages théoriques que des romans féministes ou des biographies de femmes illustres (Emma Goldman par exemple) publiés dans les années 1970-80.

« *Je n'ai pas une approche différentialiste du féminisme. Et pour me démarquer de ça, je dirais que je suis queer-féministe* » (Mélanie, 34 ans)

Les militantes politisées dans les années 2000 se distinguent de la génération précédente sur quatre points : elles ont presque toutes suivi des cours sur le genre à l'université, elles s'organisent en mixité du fait de leur approche déconstructiviste du genre, elles se disent solidaires des « travailleuses du sexe » et préfèrent la performance *queer* à l'action directe.

Contrairement aux féministes des années 1980-90 qui sont devenues militantes en commençant par fréquenter le Centre FemmesLesbiennes, les plus jeunes sont arrivées au féminisme grâce à leur mère et surtout à leurs études. On observe en effet une transmission familiale d'une conscience féministe, la majorité des militantes ayant été élevées par des mères qui ont revendiqué leur indépendance vis-à-vis des hommes, qu'elles soient ou non sympathisantes du mouvement des femmes. Ce premier contact avec le féminisme a incité les jeunes militantes à s'inscrire en études de genre à leur entrée à l'université. La façon dont Agnès fait le récit de sa découverte des études féministes est emblématique de cette génération :

⁶ Autor*innenkollektiv fem.star (2012). *Von erster Frauenbewegung bis Queer. Feministische Bewegungsgeschichten in Göttingen zum 100. Frauenkampftag* [Du mouvement des femmes au queer. Histoires du mouvement féministe à Göttingen pour le 100^{ème} anniversaire de la journée des luttes des femmes]. Brochure militante imprimée à Göttingen [<https://issuu.com/fem.stars/docs/fem.stars.buch> consulté le 28 avril 2016].

C'était incroyable pour moi... lire ça et soudain avoir une analyse, remarquer, « ahah ! Premièrement il y a des mots pour ça, pour ce que je... pour ce que je vois autour de moi, hum... deuxièmement tout ne doit pas être complètement banal et débile comme dans Emma⁷, mais il y a des choses bien plus intelligentes, des choses plus abstraites », et soudain, je lis un texte de Judith Butler, et là il y a écrit quelque chose comme « il n'y a pas d'hommes et de femmes » et je suis là « Quoi ? Qu'est ce qui se passe ? » [rire] et soudain cela devient aussi complètement abstrait. Aussi avec toutes ces théories et, et... là soudain pendant les études, voir à quel point le champ de la recherche féministe est incroyablement étendu et... tout ce qu'on peut observer avec une... un regard féministe... c'était... c'était incroyable, c'est... je me suis un peu sentie, je ne sais pas... un peu comme une enfant, qui découvre un nouveau monde. (Agnès, 29 ans, employée à l'université)

L'enthousiasme d'Agnès vis-à-vis des études féministes était tant pratique que théorique : elle y a trouvé les mots pour nommer ce qu'elle observait, mais a aussi été attirée par la dimension abstraite de ce savoir. Cette importance accordée à la théorie se retrouve chez plusieurs militant·e·s du cursus d'études de genre qui s'avèrent par ailleurs être les membres du groupe *queer*-féministe qui apparaît au début des années 2000. Celui-ci s'est organisé en mixité, « parce qu'on a même pas eu l'idée de faire ça autrement » (Mélanie, 34 ans, en congé de maternité, anciennement chargée de l'égalité femmes/hommes à l'université), et a joué un rôle important à Göttingen jusqu'à sa dissolution en 2008.

Le rôle prépondérant des études dans la politisation féministe de ces militantes apparaît aussi dans la façon dont elles se présentent comme « *queer*-féministes » pour, selon leurs dires, « se démarquer des différentialistes », c'est-à-dire des générations précédentes. On observe là un effet de l'importance du déconstructivisme dans les études féministes allemandes et dans l'enseignement. Pour comprendre comment ces jeunes militantes en arrivent à considérer toutes les féministes non *queer* comme différentialistes, il nous faut faire le lien avec la critique des politiques identitaires développée par Butler dans *Trouble dans le genre*. En 1990, la philosophe considère que le féminisme est pris dans une contradiction : celui-ci critiquerait autant qu'il mobiliserait une catégorie « femmes » homogénéisée, et contribuerait ainsi à la réifier (2006 : 64-66). À partir de cette lecture, toutes les féministes non *queer*

⁷ *Emma* est un magazine féministe fondé en 1977 par Alice Schwarzer, la personnalité féministe qui a le plus d'audience dans les médias allemands. Toutes les militantes que j'ai rencontrées se démarquent systématiquement d'elle. Elles la critiquent soit pour son manque de critique de l'État (elle a par exemple valorisé le fait que des femmes s'engagent dans l'armée), soit pour son positionnement abolitionniste sur la prostitution, soit encore pour son opposition au port du voile ou pour toutes ces raisons à la fois. Néanmoins, la plupart des jeunes militantes que j'ai interviewées citent *Emma* comme leur premier contact avec le féminisme, le magazine leur ayant souvent été mis dans les mains par leur mère.

peuvent être considérées comme différentialistes parce qu'elles mobilisent la catégorie femmes. Ce raisonnement est celui que l'on trouve chez les jeunes militantes de Göttingen, et n'est par ailleurs pas propre à cette ville, Debbie Cameron et Joan Scanlon l'ayant observé chez des étudiantes d'Edinburgh (2014 : 81).

Si les textes lus à l'université prennent autant d'importance pour le féminisme de ces militantes, c'est aussi parce qu'au début des années 2000, elles ne sont pas en contact avec la génération précédente et qu'elles se réfèrent moins au mouvement allemand qu'à l'histoire étatsunienne avec laquelle elles ont été familiarisées pendant leurs études. Cela transparait dans leur usage de termes anglophones et dans l'importation de modes d'action, le *pink'silver* étant l'un d'entre eux. Inspiré du *radical cheerleading*⁸, il consiste à s'habiller en rose et argenté, en insistant sur le côté burlesque de la tenue et en s'armant de pompons roses. Il s'agit par là, certes, de déconcerter les policiers (de les agacer en agitant son pompon sous leur nez par exemple), mais surtout de trancher avec le style habituel des militant·e·s de la gauche radicale, critiqué pour les codes masculins qu'il transporte⁹ :

*En tant que Gender-performance au-dessus des sexes, l'apparition avec des pompons met fin à la représentation classique de la masculinité hétérosexuelle présente partout, aussi dans la gauche. Le pink'silver est un concept de manif qui irrite et amuse ! Il est accessible à tout*tes [10] ! Tu n'as pas besoin ni d'être beau/belle ni d'avoir une belle voix ! (fem.stars¹¹, 2012 : 78-79)*

Le *pink'silver* a été une performance défendue dans les années 2000 comme mode d'action *queer*-féministe par excellence. Les actions directes féministes se sont quant à elles faites rares.

On voit ici apparaître deux générations militantes distinctes, aux compréhensions du féminisme et aux modes d'organisation ou d'action différents. Même si les militantes allemandes des années 1980-90 n'utilisent pas le terme de « matérialistes » pour se décrire, on peut interpréter cette distinction intergénérationnelle comme un clivage entre matérialisme et *queer*. Les deux parties suivantes vont cependant à l'encontre de cette analyse. Elles rendent compte de la complexité des échanges intergénérationnels et des processus qui font qu'au moment où j'effectuais mon terrain, toutes les féministes tentaient de concilier des pratiques

⁸ Né dans les années 1990 aux États-Unis, le *radical cheerleading* consiste à surjouer la féminité incarnée par la figure de la pompom girl, tout en mettant en évidence la force physique nécessaire à ce sport. Le mode d'action va à l'encontre des codes de la féminité bourgeoise blanche qui met en valeur la fragilité et la modestie.

⁹ Les militant·e·s de la gauche radicale de Göttingen sont le plus souvent habillé·e·s en noir et masqué·e·s sur les manifestations, formant ainsi un *black bloc* censé à la fois assurer l'anonymat des participant·e·s, incarner une radicalité révolutionnaire et signifier la menace.

¹⁰ L'étoile symbolise la diversité des identités de genre.

¹¹ Voir la note 6.

et des compréhensions du féminisme relevant tant du matérialisme que d'une perspective *queer*.

Rupture dans la continuité : la transformation des militantes des années 1990 par la nouvelle génération

Une analyse en profondeur des entretiens menés avec les féministes des années 1980-90 montre que, contrairement à ce qu'a observé Whittier (1995) à Columbus, les militantes plus âgées ont modifié leur compréhension du féminisme au contact des plus jeunes. Non pas qu'elles aient changé du tout au tout, mais plutôt qu'elles ont intégré dans leur féminisme plusieurs éléments de la perspective *queer*, au contact de la nouvelle génération. Ce processus est facilité par le fait que les militantes plus âgées sont éparpillées dans différents collectifs et lieux politiques de la ville et ne forment donc pas un groupe politique uni qui défendrait sa position.

J'ai interviewé cinq féministes ayant commencé à militer dans les années 1980-90 : Christine (49 ans, concierge dans un centre d'hébergement de femmes violentées qui se situe hors de Göttingen) a longtemps vécu en colocation avec des féministes de la génération 2000 ; Corine (44 ans, conseillère contre les discriminations dans le cadre d'un projet européen) est en contact régulier avec la génération 2000 pour l'organisation de la manifestation du 8 mars et d'autres événements sur l'histoire du féminisme local¹² ; elle a par ailleurs écrit son diplôme de fin d'étude sur Judith Butler, à la fin des années 1990. Véronique (46 ans, coordinatrice scientifique à l'université) et Martine (49 ans, travailleuse sociale auprès de jeunes, qui organise aussi des activités pour les filles) sont toutes deux actives dans le militantisme antifasciste au sein duquel elles fréquentent des adolescentes, en début de politisation féministe. Martine est la militante la moins intéressée par la théorie féministe et est la seule à ne pas avoir fait d'études. Quant à Véronique, elle s'est intéressée à la théorie *queer* dans sa thèse, qu'elle a soutenue à la fin des années 1990. Louise (46 ans, salariée d'une librairie militante) est la militante la moins active des cinq et n'a que des contacts sporadiques avec les plus jeunes. Toutes les trajectoires de ces femmes témoignent d'une conversion professionnelle de leur militantisme (McAdam, 1999 ; Pagis, 2014) qui facilite le maintien d'un engagement actif.

¹² Dans la deuxième moitié des années 2000, des contacts ont été noués par la jeune génération avec quelques-unes de leurs prédécesseuses pour organiser des événements et coécrire la brochure *fem.star* (2012) sur l'histoire du mouvement féministe local. Comme l'explique Mélanie, elles espéraient ainsi pouvoir faciliter la transmission générationnelle.

Justifier son militantisme actuel face aux anciennes camarades

Il existe une différence très nette entre, d'un côté, Louise et Martine, qui sont les militantes les moins en contact tant avec les plus jeunes qu'avec la théorie *queer*, et les autres. Leur féminisme est en effet encore très fidèle à celui du mouvement FemmesLesbiennes. Elles remettent peu en cause leur militantisme de l'époque et n'abordent aucune thématique *queer*, pas même pour noter la différence entre elles et les nouvelles militantes.

Christine, Corine et Véronique ont quant à elles beaucoup plus réfléchi à leur rapport à la théorie et au militantisme féministe *queer*, parce qu'elles cherchent à construire une cohérence dans leur parcours politique marqué par deux périodes très différentes. Cette construction leur est particulièrement nécessaire face à l'incompréhension de leurs anciennes camarades, retirées aujourd'hui du militantisme. Corine raconte par exemple la difficulté qu'elle éprouve à leur expliquer pourquoi elle accepte de militer en mixité :

J'ai en partie des discussions avec hum... des femmes que j'ai... avec qui j'étais active dans les années 90, qui aujourd'hui me disent « oh, nan, la manifestation du 8 mars ? On n'y va pas s'il y a des mecs », devant lesquelles je suis maintenant plutôt dans une position de défense, je leur dis « ce n'est pas un problème, selon le thème de la manifestation, ça va, pour certaines choses c'est ok, pour d'autres non » et... euh... des situations où je suis parfois en contact avec les autres avec qui je militais, et où je défends des positions que je n'aurais pas défendues moi-même il y a 20 ans.

Au début des années 2000, Corine a décidé de rester active politiquement et a ainsi rejoint un groupe politique mixte. Si cette décision semble contradictoire avec tout ce qu'elle a pu faire auparavant, elle a trouvé un compromis à partir duquel elle définit des thèmes qui peuvent être traités en mixité :

Je crois qu'il s'agit surtout de la question « comment je thématise la chose ? Est-ce que je la thématise en termes d'inégalité, d'exploitation, d'oppression, de discrimination... [mixité] ou est-ce que je thématise ça avec une perspective du « nous », une perspective des concernées [non-mixité] ?

Ce besoin de justifier sa position actuelle face aux anciennes camarades pose les mêmes problèmes à Christine. C'est pour Véronique que les choses diffèrent, car elle a toujours milité à la fois en mixité et en non-mixité. L'extrait suivant montre comment elle explique son choix et l'intègre dans une approche *queer*, ce qui lui permet de donner de la cohérence à son parcours :

J'ai décidé de ne pas militer qu'en non-mixité, parce qu'en réalité, je trouve qu'être une femme en soi... ce n'est pas le meilleur sexe. Parce que quoi qu'il arrive... mon but serait

maintenant plutôt de sortir de tout ce truc femmes/hommes. En fait, abolir la binarité des catégories de sexe. C'est bien sûr pas facile, parce que les rapports de violence ont une hiérarchie, mais, en perspective, ça serait plutôt mon souhait... sortir de tout ça. Et hum... maintenant, dans le présent hum... ça suppose des contradictions, être organisée en mixité. Mais la niche « travailler seulement avec des femmes » m'est trop étroite. Parce que ça suppose toujours un peu que les femmes sont les meilleures des êtres humains. Et ça, je ne le crois pas [rire], ça ne correspond pas à mon expérience.

Véronique fait correspondre la critique *queer* de la non-mixité avec son choix d'autrefois de maintenir un double ancrage organisationnel. Ceci est d'autant plus clair lorsque, plus tard, elle explique avoir été très influencée par les théories féministes déconstructivistes (lues pour sa thèse) et affirme ainsi : « Penser au-delà de la binarité des catégories de sexe, je trouve, c'est une idée vraiment très intelligente, justement aussi pour sortir de ce truc du 'les femmes sont les meilleures des êtres humains' ». Elle ne voit donc pas la théorie *queer* comme entrant en contradiction avec son engagement des années 1980-90, mais au contraire, comme le validant.

Les parcours de Corine et de Christine nous montrent que militer avec la jeune génération peut modifier le féminisme des aînées, au point de les amener à défendre des positions divergeant de leurs convictions des années 1990-80. Le parcours de Véronique témoigne quant à lui des différends politiques des FemmesLesbiennes de l'époque et de l'impact qu'ils ont pu avoir sur la réception de la théorie *queer* par des féministes de cette génération.

Faire face aux regards de la nouvelle génération

Si Corine et Christine modifient leur compréhension du féminisme au contact des plus jeunes, cela ne signifie pas qu'elles renient leur militantisme des années 1980-90, mais plutôt qu'elles entretiennent un rapport complexe avec lui, cherchant tantôt à s'en distancer, tantôt à le justifier, en particulier devant les jeunes militantes (dont je fais partie).

La distanciation, vis-à-vis des modes d'action et des modes de pensée du militantisme FemmesLesbiennes, est le premier élément qui ressort des entretiens. Par exemple, lorsque Christine raconte qu'elle a détérioré des vitrines de *sex shops*, elle précise « ça, je ne le ferais plus aujourd'hui », pour ensuite m'expliquer que le mouvement FemmesLesbiennes avait bien trop « négligé le point de vue des travailleuses du sexe ». Corine utilise quant à elle des formules impersonnelles, qui ne l'impliquent pas, pour parler du militantisme de ces années, ajoutant systématiquement que « c'était comme ça que l'on voyait les choses à l'époque » et que ce n'est plus ce qu'elle défend aujourd'hui.

Néanmoins, une tendance à justifier, voire à préférer le féminisme des années 1980-90 réapparaît plusieurs fois. Corine commence et finit l'entretien en insistant sur le fait que le mouvement FemmesLesbiennes n'était pas différentialiste, comme si elle s'était fait un devoir de faire passer le message à travers moi aux jeunes féministes. Christine adopte pour sa part une attitude défensive lorsqu'elle parle de son lesbianisme politique des années 1990, décrivant cette pensée comme ayant été libératrice pour elle parce que « *si je n'avais pas pris cette décision dans ma tête, je ne sais pas si je m'en serais sortie, peut-être que l'homophobie que j'ai vécue aurait encore un impact sur moi* ». À ces justifications multiples s'ajoute une préférence marquée pour les modes d'action de la jeune génération qui se rapprochent le plus de ce qu'elles faisaient entre FemmesLesbiennes. Ainsi, la manifestation de nuit non mixte de l'année 2013 organisée pour le 8 mars, qui était une première pour la jeune génération, les a toutes enthousiasmées. A contrario, l'inclusion des hommes trans¹³ dans le mouvement *queer*-féministe, à première vue tout à fait acceptée, ne s'avère pas si évidente lorsqu'on entre dans les détails. Christine explique par exemple pourquoi l'on peut ne pas avoir envie de vivre avec un homme trans dans une colocation féministe non mixte : « *ça veut dire que tu vas peut-être être confrontée à une puberté masculine. Ce... ce que tu ne veux pas du tout. Et c'est vraiment proche de toi, parce que tu vis avec eux, et hum... tu partages la salle de bain avec eux...* ». De tels propos seraient inimaginables pour la jeune génération.

Ainsi, si l'on observe une réelle modification du féminisme de FemmesLesbiennes au contact des plus jeunes, les résistances à leurs idées existent bel et bien. En d'autres termes, cette modification relève plus d'une tentative de conciliation des perspectives matérialistes et *queer* que d'un passage complet au féminisme *queer*.

Continuité dans la rupture : un retour du matérialisme dans la nouvelle génération ?

Si des militantes des années 1980-90 intègrent des éléments *queer* à leur féminisme, on observe une forme de retour au matérialisme au cours des années 2000 du côté de la jeune génération. Là encore, cela ne signifie pas que les militantes ont abandonné toute approche *queer*, mais plutôt qu'elles essaient de la concilier avec une approche matérialiste.

Cette partie s'appuie sur quinze entretiens menés avec des *queer*-féministes. La plupart d'entre elles ont entre 24 et 34 ans (seules 4 sont plus jeunes). Elles sont soit étudiantes, soit ont fini leurs études et se sont orientées vers des postes qui permettent une reconversion

¹³ Les personnes trans sont des personnes dont l'identité de genre ne correspond pas à celle qui leur a été assignée à la naissance sur la base de leur anatomie. Cela peut vouloir dire qu'elles estiment appartenir à l'autre catégorie de sexe/genre, ou ni à l'une ni à l'autre, ou encore, aux deux à la fois. J'utilise aussi le terme abrégé « trans » dans la suite de l'article dans la mesure où il permet de regrouper l'ensemble des termes par lesquels les personnes concernées peuvent se désigner selon leur parcours et leur identité.

professionnelle du militantisme (en particulier dans le travail social ou syndical, les métiers de l'éducation et ceux liés à la lutte contre les discriminations). Mon analyse repose sur des observations et sur l'ensemble des entretiens effectués, les extraits cités ayant été choisis pour leur représentativité.

Un matérialisme de plus en plus présent à la fin des années 2000

Le retour du matérialisme dans la pensée de la jeune génération se fait au travers d'un réinvestissement des catégories femmes/hommes. Celui-ci intervient en général après que les militantes interviewées aient fait des expériences de comportements sexistes systématiques de la part de camarades. La façon dont le viol d'une militante par un militant a divisé, en 2007, le milieu *queer*-féministe ancré à l'université est sans doute emblématique de ce processus. De nombreuses militantes avaient pris le parti de la victime et exigé, en vain, l'exclusion du violeur des espaces de gauche de la ville. Ce dernier a notamment été défendu par des hommes *queer*-féministes qu'elles considéraient jusque-là comme des alliés :

Là j'ai appris que c'était super important d'avoir... un groupe de femmes solidaires. Là ça joue quand même un rôle, le... oui, le sexe sur ce point joue un rôle, enfin, le sexe social, le sexe dans lequel on a été socialisé, parce que man [on]... enfin frau [on¹⁴] peut partager son expérience avec plus de force. Surtout aussi pour des expériences si douloureuses. C'est à mon avis... (soupir) je sais pas... c'est mon expérience personnelle, je dirais. Et ça n'a rien à voir avec le féminisme différentialiste mais plutôt avec... une structure créée socialement.
(Mélania)

Tout en ne trouvant pas les mots pour nommer le féminisme qu'elle défend, celui-ci étant impensable à partir de l'opposition différentialisme vs *queer*, Mélania esquisse ici l'idée d'une classe de femmes qui est centrale dans le féminisme matérialiste.

Mais c'est sans doute la réapparition de la non-mixité qui caractérise le mieux ce retour au matérialisme. Il se fait progressivement à partir de la fin des années 2000 et ne prend pas la forme d'une non-mixité organisationnelle générale à l'activisme féministe, mais plutôt celle d'« après-midi cafés », de colocations, de soirées et de réunions. Au moment où je commençais ce terrain, il existait un groupe non mixte antifasciste. Un autre s'est créé ensuite en 2014 et un précédent, entre temps disparu, était apparu vers 2008. Les femmes antifascistes jouent un rôle important dans ce renouveau de la non-mixité, même si elles ne sont pas les

¹⁴ En allemand, le pronom « on » se traduit par « man », qui vient du mot *Mann*, lequel signifie « homme ». Dans les années 1970-80, les féministes ont commencé à parler en remplaçant le *man* par *frau*, c'est-à-dire « femme ». Cette pratique est très rare dans la jeune génération qui préfère remplacer le *man* par *mensch* (« être humain »). Le fait que Mélania l'utilise à ce moment de l'entretien n'est pas anodin.

seules à la défendre. Leur féminisme est influencé par cet autre engagement, au travers duquel elles sont confrontées à une pensée marxiste ou anarchiste. Elles lient ainsi souvent la pratique de la non-mixité à une volonté de changement fondamental de la société, ce qui, selon elles, a été oublié ces dernières années dans le militantisme *queer*-féministe, trop concentré sur des problématiques de style de vie et d'identités individuelles. Célia, qui a longtemps été active dans le militantisme *queer*-féministe avant de finalement créer un groupe non mixte, l'exprime en ces mots :

Quand y a ce truc avec la déconstruction qui est venu, qui est aussi important, des hommes avec les ongles vernis sont venus militer dans les groupes féministes. Et puis ils ont quand même eu des propos sexistes. Ça nous a montré qu'il y a quelque chose de réel, où se loge le problème. Avec ce genre de choses on voit que les problèmes de société sont toujours là, qu'il y a quelque chose de structurel... La critique sociale c'est super important... Mais c'est aussi très important de montrer aux gens qu'il y a de la diversité, que les trans existent par exemple... C'est dommage que ce soit séparé. (Célia, 25 ans, étudiante en sciences sociales)

L'on voit bien dans les propos de Célia qu'elle n'est pas contre l'idée d'un féminisme déconstructiviste mais qu'elle aimerait le lier à une lutte révolutionnaire contre le patriarcat et l'ensemble des rapports de domination. Cette volonté de conciliation, qui se retrouve chez toutes les militantes rencontrées, est particulièrement bien illustrée par l'ouverture des espaces non mixtes aux trans.

La non-mixité FemmesLesbiennesTrans ou la volonté de conciliation des approches*

En revenant à un certain matérialisme, la jeune génération n'abandonne pas toute perspective *queer*, au contraire : d'une part, la non-mixité n'est que ponctuelle et non pas organisationnelle ; d'autre part, celle-ci connaît un aménagement *queer* dans le sens où elle inclut les trans. Pour les jeunes militantes, cette inclusion va de soi : la non-mixité doit pouvoir inclure toutes les personnes touchées par l'oppression de genre, celle-ci étant comprise en termes de hiérarchie hommes/femmes et d'exclusion des minorités de genre. Cette conciliation d'un principe matérialiste avec une perspective *queer* peut cependant s'avérer problématique lors de l'organisation d'événements publics non mixtes qui supposent un contrôle à l'entrée. Les militantes sont alors confrontées à un problème pratique : les personnes trans ne sont pas reconnaissables à l'œil nu. L'inclusion des trans dans les espaces mixtes se fonde donc sur l'auto-définition des personnes et non plus sur la façon dont elles sont perçues socialement. Ainsi, quand les militantes ont un doute sur la possibilité de laisser entrer une personne dans un espace non mixte, elles lui demandent comment elle se définit.

Cette manière de procéder fonctionne la plupart du temps, mais il arrive aussi que des hommes cisgenres¹⁵ se présentent en prétendant être trans :

On a organisé des événements que pour les FemmesLesbiennesTrans et là y a des mecs qui sont venus en mode « hey je suis complètement trans, je me sens tellement féminin aujourd'hui, je peux entrer ! » [pause] Enfin. Ce sont des hommes qu'on a là hein ! Et du coup on dit « nan ». Et c'est difficile parce qu'alors on se retrouve dans une position où l'on nie à quelqu'un le fait d'être trans. Hum... oui. Mais bon, c'est ça, ce sont bien sûr des problèmes réels... qu'on a avec ça... Et alors on a discuté après : est-ce qu'on pourrait pas... laisser tomber le « trans* », et toutes les personnes qui s'identifient comme trans alors peut-être... peuvent tout simplement passer comme « femmes ». (Chloé, 32 ans, doctorante chargée de cours sur le genre)*

Le débat que Chloé décrit ici est révélateur des problèmes que les militantes rencontrent dans la conciliation d'un outil matérialiste, la non-mixité, qui implique une délimitation claire des catégories de sexe, et la conséquence d'une perspective *queer*, l'inclusion des trans, qui suppose une fluidification de ces catégories. Cela n'a cependant pas découragé les militantes qui ont décidé de discuter des problèmes rencontrés au cas par cas plutôt que de renoncer à la non-mixité ou à l'inclusion des trans, ce qui irait à l'encontre de leur compréhension du féminisme qui emprunte tant à une approche matérialiste qu'à la théorie *queer*.

Conclusion

Le clivage entre matérialisme et *queer* est-il un phénomène générationnel ? Cet article propose une réponse nuancée. Les militantes des années 1980-90 restent marquées par le féminisme de cette époque, que l'on peut comprendre comme matérialiste, tandis que la génération des années 2000 insiste plus sur une approche *queer*. Néanmoins, cette étanchéité générationnelle est bien moins importante lorsqu'on approfondit l'analyse : certaines militantes des années 1980-90 ont modifié leur féminisme au contact de la jeune génération en intégrant des aspects de la perspective *queer* ; les militantes des années 2000, que j'ai rencontrées, sont revenues à un certain matérialisme, et en particulier à la non-mixité, tout en conservant des exigences liées à la théorie *queer*. En conséquence, on observe avant tout des tentatives de conciliation des approches matérialistes et *queer* qui ont pour effet une hybridation des théories, et donc la remise en cause, par le militantisme, de la netteté du clivage théorique. Les féministes actuelles de Göttingen défendent ce qu'on pourrait appeler

¹⁵ Une personne cisgenre est une personne qui n'est pas trans, c'est-à-dire dont le sexe assigné à la naissance et l'identité de genre correspondent. Le préfixe « cis » est utilisé en miroir du préfixe « trans » de façon à ne pas toujours ramener les trans à l'« anormalité ».

un « matérialisme aménagé » qui oppose une classe dominée, les FemmesLesbiennesTrans*, et une classe de dominants, les hommes cisgenres. Dans cette perspective, c'est surtout l'expérience commune aux FemmesLesbiennesTrans* des violences de genre qui justifie, aux yeux des féministes rencontrées, le fait de les penser dans la même catégorie.

Ainsi, les résultats exposés dans cet article nous incitent à rompre avec une lecture purement générationnelle de l'histoire du mouvement féministe, mais aussi à remettre en cause les évidences des clivages théoriques au sein des études féministes. Si la lecture évolutionniste de l'histoire impliquée par l'opposition différentialisme vs *queer* paraît invraisemblable pour une féministe francophone, elle invite à interroger les catégories d'analyse de la théorie et de l'histoire du féminisme. On peut penser ici tant au clivage entre matérialisme et *queer* qu'au récit de l'opposition du matérialisme au différentialisme. Il s'agirait de s'intéresser au contexte dans lequel ces oppositions sont apparues comme évidentes et ont été considérées comme plus importantes que d'autres dans l'écriture de l'histoire féministe.

Bibliographie

Bereni, Laure (2012). « Une nouvelle génération de chercheuses sur le genre. Réflexions à partir d'une expérience située ». *Contretemps* [<https://www.contretemps.eu/une-nouvelle-generation-de-chercheuses-sur-le-genre-reflexions-a-partir-dune-experience-situee/>], consulté le 27 avril 2016.

Blais, Mélissa, Laurence Fortin-Pellerin, Eve-Marie Lampron et Geneviève Pagé (2007). « Pour éviter de se noyer dans la (troisième) vague : réflexions sur l'histoire et l'actualité du féminisme radical ». *Recherches féministes*, 20(2), 141-162.

Bourcier, Sam/Marie-Hélène (2003). « La fin de la domination (masculine). Pouvoir des genres, féminismes et post-féminisme queer ». *Multitudes*, 12, 69-80.

Butler, Judith (2006). *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*. Trad. Cynthia Kraus. Paris : La Découverte. Edition originale en anglais : 1990.

Cameron, Debbie et Joan Scanton (2014). « Convergences et divergences entre le féminisme radical et la théorie queer ». *Nouvelles Questions Féministes*, 33(2), 80-94.

Delphy, Christine (1998). *L'ennemi principal (Tome 1): économie politique du patriarcat*. Paris : Syllepse.

Delphy, Christine (2013). *Un entretien avec Christine Delphy*. Propos recueillis par Ingrid Merckx pour la revue *Politis*. [<https://delphysyllepse.wordpress.com/2013/11/14/un-entretien-avec-christine-delphy-politis/>], consulté le 27 avril 2016.

Dorlin, Elsa (2007). « Le queer est un matérialisme. Entretien avec Elsa Dorlin par Gabriel

Girard ». In Josette Trat, Sandrine Bourret, Elsa Dorlin et Stephanie Treillet (éds), *Femmes, genre, féminisme* (pp. 47-58). Paris : Syllepse.

McAdam, Doug (1999). « The Biographical Impact of Activism ». In Marco Giugni, Doug McAdam et Charles Tilly (éds), *How Social Movements Matter* (pp. 119-146). Minneapolis : University of Minnesota Press.

Echols, Alice (1989). *Daring to Be Bad. Radical Feminism in America, 1967-1975*. Minneapolis : University of Minnesota Press.

Falquet, Jules (2014). « Des vagues ou des courants ? Analyser les luttes pour l'hégémonie au sein du mouvement féministe ». Colloque international *Féminismes du XXIème siècle* organisé par les Universités Cergy-Pontoise et Paris Diderot les 5-6 juin 2014.

Mathieu, Nicole-Claude (2003). « Dérive du genre/stabilité des sexes ». In Natacha Chetcuti et Claire Michard (éds), *Lesbianisme et féminisme, Histoires politiques* (pp. 291-310). Paris : L'Harmattan.

Möser, Cornelia (2013). *Féminismes en traduction. Théories voyageuses et traductions culturelles*. Paris : Editions des archives contemporaines.

Noyé, Sophie (2016). *Féminisme matérialiste et queer. Politique(s) d'un constructivisme radical*. Thèse IEP de Paris, sous la direction de Jean-Marie Donegani.

Noyé, Sophie (2017, à paraître). « Matérialisme et *queer* dans la troisième vague française ». Actes du colloque international *Féminismes du XXIème siècle* organisé par les Universités Cergy-Pontoise et Paris Diderot les 5-6 juin 2014.

Pagis, Julie (2014). *Mai 68, un pavé dans leur histoire. Événement et socialisation politique*. Paris : Presses de Sciences Po.

Purtschert, Patricia (2008). « Des réactions troublantes : la réception de trouble dans le genre de Judith Butler dans le monde germanophone ». *Sociétés contemporaines*, 3(71), 29-47.

Scholz, Rosewitha (2000). *Das Geschlecht des Kapitalismus*. Bad Honnef : Horlemann.

Scholz, Rosewitha (2013). *Le queer a fait son temps. Entretien avec Rosewitha Scholz*. [www.palim-psao.fr/article-le-queer-a-fait-son-temps-entretien-avec-roswitha-scholz-113954343.html], consulté le 25 avril 2016.

Whittier, Nancy (1995). *Feminist Generations. The Persistence of the Radical Women's Movement*. Philadelphia : Temple University Press.